

- 2ème séance -

Dans les domaines qui intéressent en priorité la linguistique, outre celui du langage, il y a celui de la langue. Non pas la langue opposée à la parole, non pas La langue comme chez LACAN..., mais les langues ou une langue donnée en tant que système se présentant nécessairement comme du texte, et qui en tant que texte représente des formes d'agencements, de configurations qui vont à première vue varier d'une langue à l'autre, mais dont on pourra à un moment, rechercher les régularités.

Dans une première étape de la démarche, on est obligé, comme en linguistique structurale de type classique, de poser que les langues doivent être étudiées comme des êtres spécifiques; ceci pour pouvoir poser les règles grâce auxquelles on pourra tenir un discours sur le généralisable dans les langues.

C'est-à-dire qu'ici, on n'a pas d'emblée à poser autre chose qu'un cadre théorique très général, du moins en ce qui concerne certains points. Mais, d'un autre côté, on ne peut pas, confondant appareil technique et généralisations, ramener les langues à un même modèle, au sens où on dirait que les phrases d'une langue sont nécessairement de la forme NP-VP. Cela ne peut se concevoir que comme un premier cadre dans la démarche analytique, puisqu'on est de toute façon obligé de passer par une analyse distributionnelle. Dans certains cas, on sera peut-être obligé d'utiliser un système de représentations métalinguistiques très proche de la surface, suivant qu'on a affaire à une langue qui n'a jamais été décrite et qui est décrite par quelqu'un dont c'est la première langue ou par quelqu'un dont ce n'est pas la langue maternelle, ou encore si c'est une langue pour laquelle il existe déjà tout un

ensemble d'analyses, ou une langue analysée par quelqu'un ayant une bonne connaissance des problèmes d'excentration par rapport à sa pratique de la langue et du langage.

Puis, il faudra analyser la langue de plus en plus précisément et pour cela, on peut faire plusieurs retours aux données empiriques et ce faisant réaménager son système d'analyse.

De toutes façons, on part du texte et on revient au texte; et c'est fondamental: on ne peut pas poser au départ et à priori ce que va être le généralisable parce que ce serait une démarche psychologue qui poserait que, en ce qui concerne les langues, un discours généralisant va de soi.

Le premier problème à se poser est donc celui de la métalangue.

Dans une bonne partie des études faites, le système de représentation choisi est un système proche de la surface : on a un texte qui se présente comme une suite sur laquelle on fait des découpages suivant un certain nombre de techniques et de procédures fondées sur la pratique de la substitution, de l'exclusion de termes, de la variation sémantique... C'est l'analyse en constituants immédiats (analyse syntagmatique et paradigmatic).

Toute cette partie technique de l'analyse linguistique reste et à ce niveau, on peut tenir un discours compréhensible en utilisant des symboles commodes comme N_1 , N_2 , ..., des guillemets, des lettres majuscules, des terminaisons en "oïdes"... c'est-à-dire qu'à un certain nombre d'ajustements près, on s'y retrouve. Cette démarche est valide et fructueuse à certains moments et quand il y a des problèmes d'agencements de surface, il est nécessaire de partir de là.

En dehors de ces procédés de type taxinomique et à un niveau autre que celui proche de la surface, se posent tous les problèmes de relation entre les termes. Ces problèmes permettent de ne pas éliminer une partie des problèmes du langage

et des langues, à savoir le langage parlé, le langage de l'enfant, phénomènes où on risque de se trouver devant des suites qu'on ne pourrait, à première vue, ramener à un schéma canonique. Par exemple, en français:

"Jean, sa mobylette, y a les freins qui déconnent"

même avec des concepts du genre dislocation..., il est difficile d'en rendre compte de façon satisfaisante. On sait que la plupart des phrases de linguiste ne sont pas des textes réels, pas même une simulation dont on essaie de faire qu'elle soit de plus en plus adéquate à des énoncés véritables (voir plus loin le problème des donnés en linguistique). Ce sont souvent des énoncés constitués de manière à se prêter à une analyse qui elle-même est fondée essentiellement sur une langue en tant que ramenée à une pratique écrite.

La métalangue a donc, de façon très schématique, au moins une double fonction :

- elle peut être une commodité technique pour schématiser et ensuite manipuler les termes pour une première généralisation;

- elle peut être, et elle doit être (sinon on reste enfermé dans un domaine et on bloque la possibilité de faire avancer les choses, un moyen de calculer à partir de symboles qui ont un statut à l'intérieur d'un cadre théorique (on aura des opérateurs et des opérations de sorte qu'on pourra dériver des formules les unes des autres à partir d'une forme de départ). Il s'agit là en gros d'une axiomatique.

En partant de l'étude minutieuse du texte, on arrive nécessairement à cette construction qu'est la représentation métalinguistique, et, calculer signifie qu'on va pouvoir retourner au texte, c'est-à-dire reproduire un texte acceptable à quelques ajustements près. C'est la vérification absolument nécessaire, le problème de l'adéquation empirique. Cela permet d'une part de contrôler la démarche et d'autre part de rectifier les erreurs et cela permet aussi de soulever des problèmes qui n'auraient pas été encore perçus.

Après la métalangue, le deuxième problème à se poser est celui du texte sur lequel on travaille.

On a affaire en général à un ensemble de textes qu'on a produits et c'est tout ce qui est à notre disposition. Le linguiste se trouve donc devant du langage qui n'a en fait pas d'autre statut que d'être produit dans une situation métalinguistique (ou une sorte de construction imaginaire de la situation d'énonciation). De plus, le linguiste, surtout lorsqu'il travaille sur sa langue première, ne peut pas dire, à un moment, qu'il a fait le tour d'une question.

On sait donc, que dans une première approche (on affinera de plus en plus par la suite), on travaille sur des énoncés à statut plus ou moins flottant auxquels il manque toujours un certain nombre de caractéristiques des énoncés en situation. D'autre part, on travaillera toujours à contexte explicite; c'est-à-dire que si on a des énoncés qui dépendent de quelque chose, il faudra savoir de quoi (intonation, texte antérieur...) et le poser de façon explicite. On aura aussi des textes avec points d'interrogation, parce qu'ils ne seront pas décidables (on ne peut pas savoir s'ils sont acceptables ou non), parce que le langage, par sa labilité, a la propriété de proliférer sur lui-même, c'est-à-dire que certaines manipulations rhétoriques peuvent être faites et que, donc, un texte qui n'est pas acceptable d'une manière peut l'être d'une autre. Par exemple, en manipulant "araignée" avec d'un côté "peur" et de l'autre "horreur", on a :

"j'ai peur des araignées" - "j'ai horreur des araignées"

"j'ai les araignées en horreur" mais "j'ai les araignées en peur"

n'est pas possible. On a bien :

"ma peur des araignées" mais "la peur de Jean pour les araignées"

n'est pas possible, tandis que *"l'horreur de Jean pour les araignées"*

est possible, tout comme: *"son horreur des araignées"*.

Pourtant, on dit *"avoir peur"* comme on dit *"avoir horreur"*.

Donc, on peut, à la limite, se demander ce que "peur" et "horreur" ont en commun.

Si on glisse encore un peu, on voit qu'on peut avoir:

"j'ai les araignées en dégoût", un peu littéraire, mais ça va. On a plus facilement: *"prendre les araignées en dégoût"* bien qu'avec *"araignée"* on pense que le dégoût doit être inné, mais avec un autre terme, ça va. On aura encore :

"les araignées me dégoûtent"

"je suis dégoûté par les araignées"

"le dégoût de Paul pour les araignées"...

Si l'on continue de cette façon-là, on s'aperçoit très vite que ça a l'air de se fragmenter d'une façon extraordinaire et on ne sait plus très bien si c'est acceptable ou non, puis- que cela devient de plus en plus discutable.

On travaille donc sur du texte, et on retourne au texte, et pour analyser du texte, on ne peut que produire le texte qui est la métalangue. Simplement, il faudra toujours prendre garde à ne pas confondre le texte d'origine avec le texte qui est déjà métalinguistique parce que, dès que le linguiste manipule des phrases (du texte), il fait déjà des opérations métalinguistiques, seulement il prend la langue comme métalangue.

Il faudra prendre garde aussi à ne pas construire une métalangue avec des symboles trop proches de la surface. Cela peut être une abstraction de première approximation, mais on ne peut pas s'appuyer longtemps sur une métalangue fondée sur des régularités uniquement morphologiques, morphosyntaxiques... en évacuant le sens, ni remplacer toute nomenclature par une classification avec des numéros. Pour une langue donnée, cela peut à la rigueur donner l'illusion qu'on peut aller assez loin, mais ce n'est pas ainsi qu'on pourra poser le problème du généralisable.

On peut montrer que des problèmes sur des points importants apparaissent assez rapidement. Par exemple, faire un même paradigme de termes comme "le", "la", "mon" et "ma" en français, est déjà gênant, parce qu'avec "ma" par exemple, on élimine déjà

une relation: la relation de localisation d'une lexis par rapport au premier énonciateur (v.p.179).

Mais, il y a des domaines où on ne peut plus faire l'analyse par de simples déplacements. Cela se présente pour "avoir"... et à ce moment-là on ne peut plus lui accorder aucun statut. On ne peut pas travailler sur "être" et "avoir" ou sur les causatives avec des majuscules (BE - HAVE - CAUSE) parce qu'en travaillant ainsi, on a en tête, non pas un opérateur au sens neutre du terme - c'est-à-dire qui opère sur un ensemble d'opérations par rapport à des opérands (v.p.149), mais toute une idée de la copule. Cela n'est peut-être pas très gênant pour des langues comme le français ou l'anglais, mais on ne peut pas tenir un discours généralisant en ayant à un moment des approximations et des implicites de ce genre. Quand on pose qu'il existe un prédicat ou métapredicat CAUSE qui sert à introduire une relation de causativité, on suppose qu'il existe un opérateur de causativité en tant que tel, or cela reste à démontrer... Ce qui existe en réalité, ce sont des relations interpropositionnelles telles qu'entre, par exemple, deux animés humains, on introduit une relation qui fait qu'ensuite on construit une valeur de causativité; comme dans: *"I had him do it"*

Il faut pouvoir définir des opérateurs à l'intérieur d'opérations qui les définissent. C'est-à-dire qu'on doit opérer un saut pour se dégager de la surface.

Si on regarde divers petits problèmes, on va voir que très vite, il faut pouvoir se dégager de la terminologie de première approximation. Ainsi pour :

- (1) *"il y a un livre sur la table"*
- (2) *"there is a book on the table"*
- (3) *"the book belongs to Peter"*
- (4) *"le livre appartient à Pierre"*

on ne peut pas dire que (1) traduit (2) et inversement, ou que (1) et (2) sont équivalents simplement parce qu'on a le sentiment que cela veut dire à peu près la même chose. Il faudra montrer par des manipulations qu'on a affaire à un certain nombre d'opérations qui font que ces énoncés appartiennent à une même

famille paraphrastique. C'est-à-dire qu'un choix théorique s'impose : on va soit dériver n'importe quel énoncé de n'importe quel autre, soit, ordonner les règles de dérivation puis dériver tous les énoncés d'un méta-énoncé qui n'apparaît pas nécessairement en surface. Nous tenterons d'approcher ici la deuxième démarche (voir développement p.209).

Dans les énoncés (3) et (4), on se rend compte qu'en français, comme en anglais, on ne peut avoir l'indéfini :

"un livre appartient à Pierre"

ou, si on l'a, c'est par une sorte d'abus de langage et tout le monde l'interprète comme: *"un des livres appartient à Pierre"*

ou alors, on aura la tournure suivante: *"il y a un livre qui appartient à Pierre"*.

Comment traiter dans ce cas:

"un livre appartient à Pierre"

va-t-on mettre un astérisque ? Cela ne résoudra pas le problème; ça l'aura fait apparaître, mais il faudra un mode de représentation et on ne peut pas simplement écrire :

DET (def) N₁

parce que c'est seulement une autre manière de dire qu'on ne peut pas avoir l'article indéfini.

Il faut aller au-delà et se demander ce que c'est que déterminer (qui est représenté par DET ci-dessus), ce que signifie mettre ou ne pas mettre l'article défini, parce qu'on ne peut pas poser de correspondance terme à terme, de langue à langue: il y a des langues (l'arabe, le corse...) où il n'y a pas de partitif et si on veut dire :

"du vin, il y en a"

On ne peut dire que :

"vin, il y en a" en opposant "vin" à "eau" dans ce cas,

ou : *"le vin, il ya"* et là, "le vin" ne signifie pas celui dont on a parlé, ni le générique, mais "il y a du vin".

Il ne faut pas mélanger les symboles et les marqueurs de surface qui eux, n'ont pas la même fonction de langue à langue ; mais, on peut poser que l'opération de référenciation est désignée ici par les tournures locatives.

Sur un autre exemple, on peut voir comment on n'a souvent même plus affaire à des problèmes syntaxiques, mais à des problèmes de modalité et d'aspect...

Ainsi, dans:

"un bouquet ferait plaisir"

(on a choisi le mot "bouquet" qui renvoie à du discrétisable, mais avec "argent", par exemple, qui n'a pas la même propriété, cela donnerait: *"de l'argent ferait plaisir"* mais cela ne change rien au problème);

on ne peut pas avoir:

"le bouquet ferait plaisir"

sauf dans le genre très allusif avec intonation particulière. On ne peut pas avoir non plus:

"un bouquet fait plaisir"

ni:

"un bouquet lui a fait plaisir"

mais on peut avoir:

"un bouquet fait toujours plaisir"

"un bouquet, ça fait toujours plaisir"

"certes, un bouquet fait plaisir"

"un bouquet lui ferait plaisir".

On ne peut donc, ici, se contenter d'une métalangue proche de la surface, parce qu'il va falloir chercher ce qu'il y a de commun à "ça", "toujours", "certes", "-rait", à la présence de "lui"... On est amené à assigner un statut à ces opérations qui consistent à ajouter quelque chose.

On peut continuer les manipulations :

"quand un bouquet fait plaisir, c'est que... "

"si un bouquet fait plaisir, ça veut dire que... "

mais, on n'aura pas:

"bien qu'un bouquet fasse plaisir... "

Si on a quelquefois le sentiment que *"un bouquet fait plaisir"* pourrait être accepté, c'est qu'en fait, on se rend compte qu'en le prononçant, on introduit toujours de légères ruptures mélodiques où on niche un "toujours" ou quelque chose

de ce genre, avec en plus une mimique, ce qui fait qu'on a l'impression d'avoir affaire à du générique, comme si "toujours" était présent. Il est évident que l'on peut aussi créer une histoire en tenant compte de la prosodie, de l'intonation, du comportement, y compris le comportement corporel...:

"Vous ne voulez pas un bouquet?..."

-Non, non...

- Mais si, prenez-en un... un bouquet fait plaisir!"

On peut prendre un dernier exemple montrant la complexité du rapport du langage aux langues et la nécessité de ne pas poser les problèmes avec trop de rapidité et en restant trop proche des phénomènes de surface.

On dit souvent qu'en français, les tournures pronominales, lorsqu'elles ont une valeur passive, n'admettent pas de "complément avec par", comme on dit : *"ça a été cassé par..."*

On ne peut pas dire, en effet :

"le fil se casse par..." mais on dira: *"sous l'effet de", "par l'effet de", "grâce à", "à cause de"...*

Le problème se pose alors de savoir quel est le statut des contre-exemples, puisque, à côté de :

"cette fleur est caractérisée par ...", on a :

"cette fleur se caractérise par...", ou encore:

"cette fleur se définit par..." à côté de:

"cette fleur est définie par..."

On voit que les verbes qui supportent cette opération sont justement des verbes qu'on pourrait appeler des méta-verbes, c'est-à-dire qu'ils sont faits pour "parler sur", en même temps qu'ils décrivent.

A l'issue de ces deux séances, on a vu les problèmes que pouvaient poser des termes comme langage et langue pour le linguiste. On voit aussi que très vite se pose le problème de savoir quel est le statut des énoncés sur lesquels on travaille.

C'est presque une liberté excessive que de pouvoir produire les énoncés et on arrive parfois à faire passer n'importe quoi, même des énoncés désossés dans tous les sens, parce que tout le monde a une activité épilinguistique, c'est-à-dire une activité métalinguistique dont on n'a pas conscience (v.p.202,209,227). Tout le monde est pris dans le problème sociolinguistique de la norme, et on a toujours des réactions plus ou moins puristes. De ce point de vue-là, les communautés rurales ne sont pas les moins normatives; mais on trouve aussi un purisme élaboré, d'origine religieuse, mythologique, qui veut que la langue soit le véhicule de la culture, l'image de quelque chose; et il y a aussi la conscience de l'appartenance à un comportement linguistique.

C'est donc une position très difficile, et manipulant des énoncés de cette façon-là, on ne peut pas se contenter de dire: "dans mon dialecte, on trouve telle chose et pas telle autre, donc..." dialecte étant pris ici au sens américain du terme, c'est-à-dire manière de parler.

Il faut, en fait, essayer de trouver d'une part une manière de s'y prendre, d'autre part une possibilité de contrôler les procédures pour éviter ou rectifier les "biaisages" qui naissent du fait qu'on a toujours une activité à la fois métalinguistique et épilinguistique, et que, si on se décentre par rapport à sa pratique, on n'est plus en mesure d'analyser cette pratique.

Il faut donc avoir tous ces problèmes en tête lorsqu'on observe les phénomènes dans les langues, c'est-à-dire qu'il faudra :

- d'une part rassembler des observations à partir de procédures homogènes;
- d'autre part, chaque fois qu'on introduira des notations, indiquer quel est leur statut à l'intérieur du cadre théorique, et il faudra pouvoir en donner une description telle qu'on pourra toujours savoir dans l'idéal si ce sont des notations primitives, c'est-à-dire des données avec lesquelles on pose à l'ai- de de techniques des formules primitives, ou bien, si elles

sont construites à partir de ces données de base, et dans ce cas, il faudra pouvoir montrer comment, et éventuellement pourquoi, elles sont construites de la sorte.